

qui se faisait dans la chambre de sa voisine. Cette dernière allait sans doute se mettre au lit, lorsque des pas légers se firent entendre dans l'escalier. Puis les pas s'approchèrent, et Raoul entendit frapper deux coups discrets à la porte de la jeune femme. Il crut que c'était l'hôtesse, et la jeune femme le crut comme lui, car elle ouvrit la porte sans défiance. Mais, soudain, le jeune homme lui entendit pousser un cri d'effroi ; et il écouta avec anxiété.

—Vous ici, monsieur le chevalier ! exclamait la jeune voyageuse.

—Moi même, madame, répondit une voix ferme et résolue, la voix d'un homme.

—A cette heure, au milieu de la nuit, sur une route déserte !

—Pardon, pardon, chère madame, calmez votre effroi... et permettez-moi de vous expliquer comment j'ai l'honneur de vous faire ma révérence un peu tard..

Raoul écoutait, la sueur au front.

—Parlez, murmura la jeune femme d'une voix de plus en plus émue.

—La nuit et l'orage m'ont surpris... J'ai cherché un gîte... et je suis arrivé ici. J'ai appris que vous y étiez, et j'ai voulu vous y offrir mes humbles respects.

—Eh bien, chevalier... balbutia la jeune femme, mille grâces... et bonsoir !

—Je vois, chère madame, reprit la voix, que vous me croyez un peu trop sur parole...

—Moi ? fit-elle de plus en plus effrayée.

—Hé ! sans doute, car que voulez-vous que je fasse à pareille heure sur les grands chemins, si je ne cours après vous ?

—Courir après moi ! et... dans quel but ?

Raoul écoutait toujours, et son cœur battait à rompre.

—Chère madame, reprit la voix d'un ton goguenard, vous savez que je vous aime.

—Taisez vous, monsieur ! à pareille heure, un tel aveu est un outrage !

—Pardon, l'explication m'excusera. Je vous aime ardemment et mon vœu le plus cher est d'obtenir votre main.

—Monsieur !

—Or, j'ai eu le malheur de déplaire à la marquise votre tante, et, bien que je sois l'ami du vicomte votre frère, je n'obtiendrai jamais votre main si je ne brusque un dénoûtement quelconque. J'ai résolu alors de vous enlever, et j'ai pris toutes mes précautions. Vos laquais me sont vendus. Je vais vous emmener de gré ou de force à Palaisseau, d'où vous revenez.

Raoul entendit un cri, puis à ce cri succédèrent ces mots :

—Monsieur, vous êtes un lâche !

—Bon ! fit la voix d'un ton railleur ; il n'y a pas de lâcheté en amour.

Raoul n'en entendit pas davantage ; il se leva, ouvrit sa porte et alla frapper à celle de la jeune femme. La porte n'était que poussée, il l'ouvrit et se trouva en face de la voyageuse éperdue et d'un homme de trente ans environ que sa brusque apparition fit reculer d'un pas.

—Madame, dit froidement Raoul en tirant son épée du fourreau, je vous suis inconnu ; mais je suis gentilhomme et mon bras vous appartient.

—Monsieur ! s'écria le chevalier avec colère et portant la main à la garde de son épée.

—Vous êtes un lâche, dit le jeune homme avec calme, et je bénis la Providence qui me permet de me placer entre cette femme et vous.

L'œil de l'adolescent flamboyait, il portait son épée nue au visage du chevalier, et la jeune femme comprit qu'elle avait en lui un protecteur. Le ravisseur, au contraire, était devenu fort pâle, et ses doigts crispés s'appuyaient avec rage sur la garde de son épée.

—Monsieur, dit-il enfin, vous me rendrez raison d'une pareille insulte.

—Je suis à vos ordres, monsieur.

Le chevalier allait dégainer, Raoul l'arrêta.

—Pas ici, dit-il. D'abord deux hommes courtois ne se battent point devant une femme ; ensuite une rencontre cette nuit même compromettrait fort sa réputation. Mais nous nous retrouverons à Paris.

—L'excuse est charmante ! ricana le chevalier.

Raoul avait un pistolet à sa ceinture ; il le prit et l'arma.

—Monsieur, dit-il d'un ton sec, vous êtes entré ici comme un voleur de nuit ; si vous ne sortez à l'instant, je vous casse la tête.